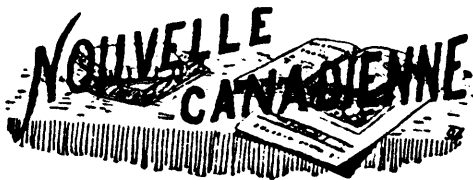




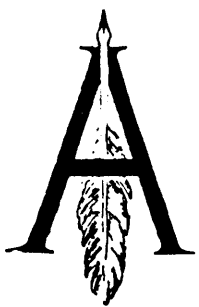
L'ARBRE DE NOËL.—LA DISTRIBUTION FAITE PAR PAPA SANTA CLAUS



LES CLOCHES DE NOËL

I

LES CLOCHES DE NOËL



ALLEZ vous à la messe de minuit, M. Bélanger ? demandait, au souper, le 24 décembre 1890, Mme Ferland, maîtresse d'une maison de pension de bon ton, de la rue Albert, à Ottawa.

Ces paroles étaient adressées à l'un de ses pensionnaires.

— Non, madame, je ne sortirai pas ce soir. Je préfère rester ici.

— Oh ! venez donc ! nous vous gardions une place dans notre banc, car nous comptons vous avoir avec nous

— Je le regrette beaucoup, Mme Ferland, mais

j'avais déjà réservé ma veillée à autre chose, et je ne puis accepter votre aimable invitation.

Il hésita un peu avant de répondre ainsi ; c'est qu'il pensait à la charmante fillette de l'hôtesse et au plaisir de se trouver auprès d'elle, plus encore qu'à la cérémonie religieuse, rappelant l'événement glorieux qui nous rouvrit les portes de la Cité Céleste ; mais il se dit que la mère étant de la partie, un tête-à-tête à trois ne lui allait pas du tout, et il faut l'avouer, monsieur avait apporté un roman nouveau qui, lu après le souper dans sa chambre chaude, au fond d'un grand fauteuil, ayant sa pipe et un carafon de vin près de lui, valait mieux que de sortir par un froid excessif.

C'est ce qu'il pensait.

Que verrait-il, à l'église ? Qu'entendrait-il ? De la belle musique, de la musique sacrée à laquelle il préférerait de beaucoup la profane. La basilique resplendissante de lumière ? L'archevêque et ses prêtres couverts d'habits sacerdotaux, étincelants sous mille lumières ? Non, cela ne l'intéressait plus, il avait déjà vu ça !

Pauvre jeune homme ! sa foi s'était émoussée par la lecture de livres défendus et la fréquentation de mauvais amis.

Pendant que ces idées lui traversaient rapidement l'esprit, Mme Ferland lui parlait toujours. Elle était contrariée de son refus, parce qu'il lui apparaissait comme un bon parti pour sa fille, et elle cherchait à les mettre l'un près de l'autre aussi souvent que possible. Sa fille avait, en outre des

qualités qui rendent aimables ses sœurs, assez de beauté pour captiver un cœur plus rebelle que celui de ce jeune élégant.

— Nous serons bien désappointées si vous ne venez pas. Nous espérons former un parti charmant : vous, M. Lecourt, ma fille et moi, car ce monsieur vient avec nous.

Comment ! Lecourt ? cet odieux personnage, à la démarche prétentieuse, comme si tout Ottawa lui appartenait, et qui avait une façon de regarder Mlle Ferland, que lui, Bélanger, trouvait si désagréable ; comment, il serait près d'elle toute la veillée ? Ah ! s'il avait su, il n'aurait pas refusé d'abord, mais à présent... pourtant... mais non, le démon de la vanité lui souffla que ce serait ridicule d'accepter ayant déjà refusé. Ça serait montrer trop d'attachement pour la jeune fille, et il avait pour principe qu'on ne doit jamais faire voir au beau sexe comme il nous est cher. Il persista donc dans son refus, mais il souffrit pour cela.

Voyant qu'elle ne pouvait le gagner à sa cause, l'hôtesse se retira avec dépit, ce qu'elle cacha cependant, et son pensionnaire acheva le repas en silence.

Ça qu'il venait d'apprendre le mettait de mauvaise humeur, et lui coupait l'appétit.

— Baste ! pourquoi tant y penser ? se dit-il enfin. Ce Lecourt est un fat, et Mlle Yolande ne saurait le trouver charmant... Mais il avait beau faire, son esprit rebel le ramenait toujours au même point.

Son repas fini, il passa au salon, où se trouvaient quelques pensionnaires, Mme et Mlle Ferland, et deux amies de cette dernière. Tous allaient à la messe de minuit, et pour se tenir bien éveillés, bien dispos, jusqu'à cette heure attendue, il se fit du chant, de la musique. Lecourt avait une vilaine façon de se tenir tout près de la jeune Yolande. C'était ce que pensait M. Bélanger. Ce dernier avait beau s'en donner, ce soir-là, il était en déveine. En présence de son rival il voulait faire le spirituel, mais c'est drôle, comme il n'y réussissait pas ! Il y a des fois, comme ça, que nous ne sommes pas en notre assiette, et tout va mal. Aussi, n'y pouvant plus tenir, Bélanger s'excusa, et sortit du salon, prétextant de la correspondance à faire, et laissant le champ libre à son rival. Il se disait :

— Je reviendrai quand ils seront de retour de l'église. Au réveillon, dans la gaieté générale, je saurai bien reconquérir le terrain perdu.

Mais sa mauvaise humeur ne tomba pas tout de suite, malgré ses efforts pour la chasser.

Il se mit à écrire quelques lettres qu'il déchira ensuite.

— Allons, ça ne va pas, se dit-il, à d'autres choses, alors !

Et il commença la lecture du volume si attrayant qu'il s'était apporté, mais le bruit des voix, des rires et de la musique en bas, lui agaçaient les nerfs étrangement.

Il prit alors deux ou trois verres de vin, coup sur coup, pour se remettre. Cela lui fit du bien momentanément.

Il alluma sa pipe lentement, il parvint, pour quelques instants, à s'absorber dans sa lecture, mais alors, sur l'air froid de la nuit, distinctes et claires, de toutes parts résonnèrent des notes joyeuses. L'airain des clochers des différents temples de la ville, s'ébranla et carillonna avec des frémissements de joie, annonçant le retour d'une fête, douce, belle, grande et chère au monde chrétien.

D'abord la grosse cloche de l'église Saint-Patrice, de son boum ! boum ! sonore, "réveilla les échos du soir," tout comme le brigadier de la chanson populaire, puis, tour à tour les cloches de Hull, de Saint-Jean Baptiste, de la Basilique, de Saint-Joseph et de Sainte-Anne se firent entendre, et ce ne fut plus qu'un grand concert d'un genre nouveau. Ces voix appelaient les fidèles à la maison de Dieu, et semblaient s'être faites plus douces, cette nuit. Les anges, sans doute, planaient autour des cloches, en adoucissant le son, et lui donnaient un accent céleste. Message d'amour divin ! qui conviait les chrétiens à l'une des plus belles cérémonies de l'Eglise. Malheureusement cet appel n'était pas reçu de la même manière